

## QUELQUES REPÈRES POUR UNE RÉFLEXION SUR LA MÉMOIRE

### Présentation

Ce dossier a pour but de fournir quelques points de repère et références pour notre réflexion sur la mémoire et l'éthique dans l'accompagnement des personnes de grand âge ou fragilisées par une situation de handicap.

La mémoire, en elle-même, ne soulève pas vraiment de questions éthiques. C'est seulement dans le cadre de l'accompagnement que des questions éthiques se posent à son sujet. Autrement dit, c'est avant tout dans la relation entre les personnes (entre professionnels et résidents, proches et aidant) que la mémoire - ses mécanismes, ses déficiences, son lien à l'identité, etc. – suscitent des débats éthiques.

Toutefois, pour aborder ces débats et réfléchir aux solutions possibles, il est utile d'avoir en tête les principales définitions de la mémoire, et l'évolution des réponses fournies au fil des siècles par les philosophes, les psychologues et les experts en sciences cognitives.

Il ne s'agit évidemment pas de faire le tour de tout ce qui a été écrit, mais de repérer quelques points essentiels permettant d'étayer les échanges à venir concernant l'amélioration de l'accompagnement des personnes de grand âge et l'identité des individus dont la mémoire est défaillante.

Un dernier mot : la sélection qui suit est largement subjective. J'ai choisi les éléments qui me semblent pouvoir vous être utiles. J'espère que ce sera le cas. **R.-P. D.**

### 1 - Des questions qui ne changent pas depuis l'Antiquité

Le premier constat, c'est la permanence des questions concernant la mémoire. Les réponses ne sont évidemment pas les mêmes aujourd'hui. Mais les questions n'ont pratiquement pas changé depuis plus de 25 siècles. Les interrogations formulées par Platon, et surtout par Aristote, sont toujours valables.

Ces interrogations sont principalement :

- En quoi consiste les mécanismes de la mémoire ?
- Comment s'inscrit un souvenir ? Où est-il mis en réserve ? Comment revient-il à la conscience ?
- Comment s'explique l'oubli ?
- Quelles sont les différentes sortes de mémoire ? Et leurs fonctions respectives ?
- La mémoire concerne-t-elle uniquement l'esprit ? Uniquement le corps ? Les deux ?
- Mémoire individuelle, mémoire collective et transmission



## 2 – Platon invente l'image du souvenir considéré comme une empreinte sur de la cire

Platon examine l'empreinte que laissent les souvenirs en inventant une métaphore promise à un long avenir : les traces que laissent un sceau sur la cire.

Selon les individus, la quantité et la qualité de la cire n'est pas la même. C'est ce que suppose Socrate dans son dialogue avec le jeune mathématicien Théétète, pour expliquer les différences entre nos capacités de mémoriser.

Socrate suppose de la cire dans notre âme :

*« est contenu en nos âmes un bloc malléable de cire : plus grand pour l'un, plus petit pour l'autre ; d'une cire plus pure pour l'un, plus sale pour l'autre et assez dure, mais plus humide pour quelques-uns, et il y en a pour qui elle se situe dans la moyenne (...) Affirmons que c'est là un don de la mère des Muses, Mémoire : exactement comme lorsqu'en guise de signature nous imprimons la marque de nos anneaux, quand nous plaçons ce bloc de cire sous les sensations et sous les pensées, nous imprimons sur lui ce que nous voulons nous rappeler, qu'il s'agisse de choses que nous avons vues, entendues ou que nous avons reçues dans l'esprit. Et ce qui a été imprimé, nous nous le rappelons et nous le savons, aussi longtemps que l'image est là ; tandis que ce qui est effacé ou ce qui s'est trouvé dans l'incapacité d'être imprimé, nous l'avons oublié, c'est-à-dire que nous ne le savons pas. »*

Platon, *Théétète*, 191 d.

Ce mécanisme global d'inscription d'une empreinte, qui se marque de manière plus ou moins vive, se conserve plus ou moins bien, se ravive plus ou moins vite ou plus ou moins fidèlement, est demeuré jusqu'à nos jours le schéma d'ensemble et la métaphore principale pour concevoir la mémoire comme gravure de traces et lecture de leur contenu.

Les divergences vont porter sur la nature du support où s'inscrivent les traces (l'esprit pur ? le cerveau ?) et sur les processus de réactivation (volontaires ou automatiques, fluides ou entravés d'obstacles).

Il existe toutefois chez Platon, à côté de cette métaphore de la cire et de l'empreinte, une conception très particulière de la mémoire liée à notre capacité innée à reconnaître ce qui est vrai.

### **Pour Platon, le sens du vrai se trouve inscrit dans notre mémoire**

Dans le dialogue de Platon intitulé *Ménon*, Socrate demande à s'entretenir avec un tout jeune esclave, qui a une douzaine d'années. Il lui soumet un petit problème de géométrie : dessinant au sol un carré, il demande à l'enfant comment faire pour obtenir un carré de surface double.

L'enfant propose de doubler la longueur du côté, ce qui est une erreur, puisqu'on obtient alors un carré *quatre fois plus grand* que le premier. La bonne réponse consiste à prendre la diagonale du carré d'origine pour construire un carré de

surface double (ce qui est très facile à vérifier intuitivement, et à démontrer géométriquement).

L'important n'est pas la géométrie, mais le fait que l'enfant, quand on lui explique son erreur, comprend qu'il s'est trompé et, quand on démontre quelle est la bonne solution, reconnaît que c'est la bonne. Personne ne l'oblige, personne ne le menace, personne ne lui inculque la vérité. Il la discerne seul, même s'il n'a pas pu la trouver spontanément.

Ce sens du vrai, pour Platon, est en mémoire en nous depuis toujours. Au cours de nos vies antérieures, nous aurions contempler les vérités, et nous les reconnaissons dans la réalité. Il faudrait en conclure que nous n'apprenons rien, nous ne faisons que nous souvenir. Nos connaissances ne seraient que des réminiscences.

Cette théorie de la mémoire paraît aujourd'hui fort étrange, parce que nous vivons avec l'idée que tous les contenus de nos connaissances nous viennent du dehors, par apprentissage et expériences. Il est malgré tout utile de la mentionner parce qu'elle a eu une très longue postérité dans l'histoire de la pensée occidentale, où l'on a souvent soutenu que nous avions des « idées innées », gravées en nous dès notre naissance. Cette mémoire originarie ne permettait pas seulement d'expliquer, comme chez Platon, notre capacité à discerner le vrai et le faux, elle concernait aussi les idées qui sont en nous et qui pourtant ne semblent pas dériver de l'expérience (idée de l'infini, idée de Dieu, par exemple).

### 3 - Aristote approfondit l'image de l'empreinte dans la cire

Aristote consacre à la mémoire et ses mécanismes plusieurs moments de ses travaux, notamment des parties du traité *De l'âme* (De anima) et un texte spécifique intitulé *De la mémoire et de la réminiscence* dans ses petits traités d'histoire naturelle.

On lui doit les premiers développements théoriques concernant le souvenir comme trace, la remémoration comme lecture, et l'approfondissement de la conception du fonctionnement de la mémoire selon le schéma inscription-conservation-réactivation. Il insiste d'abord sur le fait que la mémoire ne concerne ni l'avenir ni le présent, mais exclusivement le passé.

*« Personne ne dirait se souvenir du présent au moment où il est présent comme de cette chose blanche au moment où on la regarde, pas plus qu'on ne dirait se souvenir de l'objet étudié au moment où l'on est en train de l'étudier et de le penser ; mais on dit seulement, dans le premier cas, que l'on sent et, dans le deuxième cas, que l'on sait. Cependant quand on possède la science et la sensation en dehors de leur exercice même, alors on se souvient, dans un cas de ce que l'on a appris ou étudié, dans l'autre qu'on a entendu, vu ou senti de quelque autre manière. Chaque fois en effet que l'on fait acte de souvenir, on se dit en son âme que l'on a entendu ou senti ou pensé cela auparavant. (...)*

*C'est pourquoi tout souvenir suppose le temps. »*

Aristote, *De la mémoire et de la réminiscence*, 449 b, 15-20

Après avoir ainsi défini la mémoire, Aristote s'interroge, dans le même traité, sur les processus d'inscription des souvenirs, et sur leur persistance ou leur disparition selon l'âge des individus et selon leur état personnel, trop « liquide » ou trop « dur » pour que la trace s'inscrive (métaphore de la cire).

*« Le mouvement qui se produit imprime comme une empreinte de l'impression sensible, comme on dépose sa marque avec un sceau. C'est pourquoi la mémoire fait défaut à ceux qui sont agités de multiples mouvements à cause de quelque affection ou du fait de leur âge, comme si le mouvement et le sceau rencontraient de l'eau qui s'écoule. Chez d'autres, pour cause d'usure, comme sur les parties anciennes des bâtiments, et à cause de la dureté de la partie qui reçoit l'affection, l'empreinte ne parvient pas à se former. C'est précisément pour cette raison que les sujets très jeunes, tout comme les vieillards, ont une mémoire défectueuse. Ils sont dans un état de flux, les premiers du fait de leur croissance, les autres du fait de leur déclin. »*

*De la mémoire et de la réminiscence, 450 b, 5-10*

En résumé, l'Antiquité grecque :

- a esquissé une théorie de la gravure des souvenirs (le sceau dans la cire),
- a imaginé que cette inscription pouvait échouer selon la qualité de la cire (trop dure ou trop liquide)
- a remarqué également que le souvenir était une image et que la remémoration consistait à obtenir une copie de cette image stockée.

Mais il faut remarquer que :

- la nature et la localisation de la « cire » demeurent énigmatiques. Où se trouve-t-elle ? De quoi est-elle faite ? Rien ne le précise.
- Cette imprécision tient au fait que la mémoire était conçue uniquement comme une fonction de l'âme, de l'esprit pur, et non comme une capacité propre au corps.
- Le cerveau n'est pas mentionné. Les liens entre esprit et corps ne sont pas précisément établis. Ces liens ne seront examinés explicitement qu'à partir du 17<sup>e</sup> siècle.

#### **4 - L'Âge classique commence à creuser les liens entre mémoire et cerveau, et Descartes transforme la manière de comprendre le fonctionnement de la mémoire**

Le philosophe anglais Thomas Hobbes, en 1658, dans son traité de *De l'Homme* (*De Homine*, chap. III, § 5 et suivants) mentionne le cerveau comme étant le lieu où s'inscrivent et se conservent les traces des sensations et des idées. Il distingue clairement sensation (présente) et souvenir (qui fait revenir la sensation mais en ayant conscience qu'elle appartient au passé) et envisage la mémoire comme un sixième sens :

*« Cela peut être regardé comme un sixième sens, mais interne, et non extérieur comme les autres ; c'est ce qu'on désigne communément sous le nom de ressouvenir »*

*De l'Homme, III, § 6*

À la même époque, Descartes insiste, lui aussi, sur le rôle du cerveau et renouvelle en profondeur la manière d'envisager le fonctionnement de la mémoire. En résumé, voici les principales transformations qu'on lui doit :

- Il conçoit les traces laissées par nos sensations comme des « plis » dans le cerveau, et une sensation semblable, activant les mêmes « plis », peut réactiver le souvenir

*« Les objets qui touchent nos sens meuvent par l'entremise des nerfs quelques parties de notre cerveau, et y font comme certains plis, qui se défont quand l'objet cesse d'agir ; mais la partie où ils ont été faits demeure par après disposée à être pliée derechef (= à nouveau) de la même façon par un autre objet qui ressemble en quelque chose au précédent »*

Lettre à Chaunut du 6 juin 1647

- Il est le premier à imaginer que le cerveau tout entier est le siège de la mémoire. Cette conception, confirmée aujourd'hui par les sciences cognitives, s'oppose à celle d'une zone spécifique réservée, qui a dominé ensuite. « (Les choses qui se conservent dans la mémoire sont) *comme des plis qui se conservent en ce papier, après qu'il a été une fois plié ; et ainsi je crois qu'elles sont principalement reçues en toute la substance du cerveau* »
- Descartes fait de la mémoire la garante de la continuité de l'individu. Chacun dort, et cesse alors un moment d'être conscient. C'est grâce à la mémoire que je me souviens de ce que j'ai pensé, de qui je suis, des projets que je forme. Descartes souligne que l'identité de chaque personne est liée à la mémoire.
- Descartes distingue mémoire corporelle (les plis du cerveau) et mémoire intellectuelle (la compréhension des significations, les décisions concernant les informations contenus dans les plis). Ainsi, par exemple, le souvenir que j'ai d'un mot (ses sons, son orthographe, ses usages) dépend des traces corporelles, mais le choix que je fais d'utiliser ce mot, dans un sens précis, dans un contexte donné, dépend de mon activité intellectuelle. Il montre que la mémoire corporelle est aussi une mémoire affective, passionnelle, faite de sentiments et de des émotions, lesquels se mêlent constamment aux sensations qui impriment les souvenirs.
- En fin de compte, et c'est important, Descartes élabore une conception de la mémoire comme *mouvement*. L'essentiel n'est pas de conserver le souvenir, mais de savoir par quel chemin le retrouver. *La mémoire est dynamique*, et non passive. Ce qu'on retient n'est pas simplement un contenu, mais la bonne façon de le retrouver ou de le reproduire.

## **5 – Le philosophe danois Søren Kierkegaard au 19<sup>e</sup> siècle pourquoi « se rappeler » n'est pas identique à « se souvenir »**

« On peut très bien se rappeler un événement... sans nécessairement s'en souvenir » écrit Kierkegaard dans un essai intitulé *Étapes sur le chemin de la vie* (1845)

Qu'est-ce que cela veut dire ? Au premier regard, cela paraît dépourvu de sens. Absurde, parce que contradictoire. Si l'on se rappelle quelque chose, c'est bien qu'on s'en souvient. L'un ne va pas sans l'autre. Ce sont deux manières de nommer la même réalité.

Malgré tout, l'opposition peut se justifier, et son sens devenir intéressant, et même utile. Il suffit d'envisager la différence sous l'angle de l'investissement personnel dans la

rémemoration. « Se rappeler » c'est faire revenir une donnée de manière neutre, impersonnelle. Je me rappelle que la bataille de Marignan a eu lieu en 1515, et la prise de la Bastille le 14 juillet 1789, ou que Bogota est la capitale de la Colombie. Mais je me souviens de Bogota si j'y suis né, que j'y ai vécu, qu'il m'y est arrivé quelque chose et qu'en y repensant je revis mon histoire et non pas une donnée géographique neutre.

Jean Nizet (Université de Namur) commente ainsi cette distinction introduite par Kierkegaard :

*« La mémoire est indifférente : le simple rappel d'un événement est sans importance pour mon intériorité. Le souvenir, par contre, est la consécration de l'événement passé : le rapport originel à l'intériorité a investi cet événement d'une valeur intérieure; cette valeur se revit dans le souvenir. »*

*Dans le souvenir, je me souviens donc principalement de moi-même tel que j'ai vécu l'événement. Le souvenir est l'occasion d'une mise en présence de moi à moi-même dans le temps; il assure la liaison entre les moments de mon expérience, il est puissance de continuité.*

*« Le souvenir a pour rôle de maintenir la continuité éternelle dans la vie d'un homme et de lui assurer une existence d'un seul souffle et s'affirmant dans son unité » (Kierkegaard, Étapes sur le chemin de la vie) »*

## **6 – Nietzsche fait l'éloge de l'oubli nécessaire**

La mémoire fait l'humanité, certes. Pouvoir dire « je me souviens » constitue l'essentiel de ce qui fait de nous des êtres humains.

A condition de savoir, aussi, oublier. Oublier pour vivre, pour être dans l'instant et s'efforcer d'être heureux.

En 1840, dans la première de ses *Considérations inactuelles*, Nietzsche dénonce les excès possibles de la mémoire. Il ne s'agit pas de dire « oublions tout », mais plutôt « cessons de ne vivre que dans le passé ».

Ceci vaut pour les individus comme pour les sociétés. Pour s'en convaincre, le philosophe propose d'imaginer ce que devient celui qui veut se souvenir de tout.

*« Imaginez l'exemple le plus complet : un homme qui serait absolument dépourvu de la faculté d'oublier et qui serait condamné à voir, en toute chose, le devenir. Un tel homme ne croirait plus à son propre être, ne croirait plus en lui-même. Il verrait toutes choses se dérouler en une série de points mouvants, il se perdrait dans cette mer du devenir. En véritable élève d'Héraclite il finirait par ne plus oser lever un doigt. Toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais encore d'obscurité. Un homme qui voudrait ne sentir que d'une façon purement historique ressemblerait à quelqu'un que l'on aurait forcé de se priver de sommeil, ou bien à un animal qui serait condamné à ruminer sans cesse les mêmes aliments. Il est donc possible de vivre sans presque se souvenir, de vivre même heureux, à l'exemple de l'animal, mais il est absolument impossible de vivre sans oublier. Si je devais m'exprimer, sur ce sujet, d'une façon plus simple encore, je dirais : il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation. »*

*Nietzsche, Considérations inactuelles, I, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*

## 7 - Deux mémoires selon Bergson

Bergson, à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, vit au temps de l'essor du positivisme, de l'expansion de la neurologie et des premiers développements de la psychologie expérimentale. La conception de la mémoire qui commence à s'imposer est purement physiologique, corporelle et matérialiste. C'est notre corps, et lui seul, croit-on de plus en plus, qui conserve les traces du passé, les lit et fait surgir les souvenirs.

Bergson s'oppose à cette réduction. Dans toute son œuvre, notamment avec *Matière et mémoire* (1896), son deuxième livre, le philosophe défend l'idée d'un esprit dont l'existence et l'activité peuvent et doivent être, au moins pour une part, indépendantes du cerveau. Il ne s'agit pas de nier les découvertes de la neurophysiologie, ni les résultats de la psychologie expérimentale, mais de montrer qu'ils ne constituent pas la preuve ultime et définitive que la pensée se réduit, toute entière, au fonctionnement cérébral.

La discussion demeure ouverte, et se poursuit encore aujourd'hui. Ce n'est pas notre propos, ni notre question. Mais les analyses de Bergson nous concerne directement, car pour sa démonstration il forge de nouvelles approches de la mémoire, en distinguant, bien plus finement que Descartes, la mémoire corporelle et la mémoire réflexive, et en précisant leurs différences.

*« J'étudie une leçon, et pour l'apprendre par cœur je la lis d'abord en scandant chaque vers; je la répète ensuite un certain nombre de fois. À chaque lecture nouvelle un progrès s'accomplit... Ils finissent par s'organiser ensemble. À ce moment précis je sais ma leçon par cœur; on dit qu'elle est devenue souvenir, qu'elle est imprimée dans ma mémoire. Je cherche maintenant comment la leçon a été apprise... Chacune des lectures successives me revient alors à l'esprit avec son individualité propre... Elle se distingue de celles qui précèdent et de celles qui suivent... On dira encore que ces images sont des souvenirs, qu'elles se sont imprimées dans ma mémoire. On emploie les mêmes mots dans les deux cas. S'agit-il bien de la même chose ? Le souvenir de la leçon, en tant qu'apprise par cœur, a tous les caractères d'une habitude. Comme l'habitude, il s'acquiert par la répétition d'un même effort. Comme l'habitude, il a exigé la décomposition d'abord, puis la recomposition de l'action totale. Comme tout exercice habituel du corps, enfin, il s'est emmagasiné dans un mécanisme qu'ébranle tout entier une impulsion initiale, dans un système clos de mouvements automatiques, qui se succèdent dans le même ordre et occupent le même temps. Au contraire, le souvenir de telle lecture particulière... n'a aucun des caractères de l'habitude. L'image s'en est nécessairement imprimée du premier coup dans la mémoire... C'est comme un événement de ma vie ; il a pour essence de porter une date, et de ne pouvoir par conséquent se répéter<sup>4</sup>. »*

*« Le souvenir de telle lecture déterminée est une représentation et une représentation seulement; il tient dans une intuition de l'esprit... Je lui assigne une durée arbitraire : rien ne m'empêche de l'embrasser tout d'un coup... Au contraire, le souvenir de la leçon apprise... exige un temps bien déterminé, le même qu'il faut pour développer un à un... tous les mouvements d'articulation nécessaires : ce n'est donc plus une représentation, c'est une action<sup>5</sup>. »*

*La Conscience et la vie (1919)*

Cette distinction entre l'apprentissage d'une habitude (mémoire corporelle, celle des danseurs, des acteurs, des musiciens et de nous tous...) et le souvenir conscient (le regard que je porte sur mon passé, y compris celui qui concerne ma mémoire corporelle) peut se résumer ainsi :

| <b>Mémoire corporelle</b> | <b>Souvenir conscient</b> |
|---------------------------|---------------------------|
| Apprise avec effort       | Evoqué spontanément       |
| Par répétition successive | D'un seul coup            |
| Devenue automatisme       | Réflexif                  |
| Se déroule dans la durée  | Chaque fois unique        |
| Action                    | Représentation (mentale)  |

L'usage que fait Bergson de cette distinction consiste à montrer que l'on a tort de confondre ces deux mémoires en croyant que le cerveau (matière) contient tous les souvenirs et toute la mémoire. Poursuivant sa critique du positivisme et du réductionnisme, il cherche à montrer l'existence autonome de la conscience, en connexion avec le cerveau, mais indépendante de lui.

Ce débat n'est pas clos. Il occupe toujours, sous des formes renouvelées, une partie des discussions contemporaines. En effet, les immenses progrès des connaissances en neurologie ne sont pas encore parvenues à rendre compte de l'existence de la conscience et de l'expérience « en première personne », comme le montrent par exemple les travaux du philosophe australien contemporain David Chalmers (*L'esprit conscient*).

## **8 - La mémoire entre philosophie, psychologie et neurosciences**

Les quelques éléments rassemblés dans ce petit dossier ne doivent pas faire conclure que seuls les philosophes – dont je n'ai cité qu'un nombre volontairement limité, beaucoup d'autres pourraient être ajoutés – se sont intéressés aux questions soulevées par la mémoire.

Le développement de la psychologie a exploré depuis le XIX<sup>e</sup> siècle les mécanismes de la mémorisation, en montrant par exemple le rôle essentiel du sens dans l'apprentissage (on retient beaucoup plus difficilement des suites de sons dépourvues de signification que des phrases sensées).

Le développement de la psychanalyse a changé une partie des perspectives en montrant le rôle que jouent les conflits internes à notre psychisme sur le clivage de notre mémoire entre une partie aisément accessible et une autre maintenue hors de notre portée directe par des résistances maintenant un refoulement.

Le développement des sciences cognitives et des recherches sur le cerveau ont permis de commencer à éclairer plusieurs mécanismes de l'inscription, du stockage et de la remémoration des souvenirs. On trouvera ci-joint un article (un peu technique) de Serge Laroche dans la revue *Science* qui expose certains de ces résultats.

Pour celles et ceux qui souhaiteraient un exposé d'ensemble des recherches et des questions qu'elles soulèvent, je me permets d'indiquer, dans le livre que j'ai publié avec Monique Atlan, *Humain. Une enquête sur ces révolutions qui changent nos vies* (Flammarion, 2012, édition de poche Champs, 2014) le chapitre intitulé *Le cerveau visible*, où l'on trouvera des compte-rendus d'expérimentations et des entretiens sur ces questions avec notamment Morane Cerf (New York University), Antonio Damasio (Californie du Sud), Stanislas Dehaene (Neurospin, Saclay), Francis Wolff (ENS Ulm Paris) et David Chalmers (New York University).

Une tendance excessive des neurosciences est un triomphalisme rapide : toutes les questions seraient sur le point d'être résolues et les débats anciens en train de devenir caducs. Ceci est fort exagéré. Les avancées sont incontestables, et importantes, mais elles ne doivent pas être surestimées.

Le neurobiologiste Pierre-Marie Lledo, directeur de recherches au CNRS et responsable de l'unité « Perception et Mémoire » à l'Institut Pasteur déclare par exemple : « *En fait, on ne sait pas grand-chose. Cinq pour cent, tout au plus. En réalité, il y a beaucoup de leurres. L'imagerie cérébrale, par exemple, permet de mettre un cerveau, une tête dans une machine, de questionner la personne et d'observer des corrélats anatomiques. Mais la phrénologie l'avait déjà fait au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle : on en concluait qu'on avait la bosse des maths, le crâne d'un voleur etc. Aujourd'hui, on n'a pas beaucoup plus avancé. On est juste capable de localiser dans des territoires précis des activités de neurones et d'établir une corrélation entre un circuit actif et une décision ou une pensée. Mais ces indications ne portent que sur des moyennes statistiques, pas sur le fonctionnement effectif des actes de pensée.* »

### **Le point à ne pas oublier : *qui ?* plutôt que *quoi ?***

Vos remarques et apports de toutes sortes sont les bienvenus.

Chacun poursuivra la réflexion isolément ou en dialogue dans les ateliers à venir.

Le plus important à garder en tête, dans l'accompagnement des personnes de grand âge, me paraît que la mémoire n'est pas un mécanisme impersonnel, un automatisme opérant sur des données, comme la mémoire des machines, mais la mémoire d'une personne vivante, avec ses singularités et sa vie propre.

Au lieu de demander « de quoi se souvient-on, et comment ? », ce qui revient à chercher « comment marche la mémoire en général », il faut plutôt cher « qui se souvient ? quelle est cette personne ? que peut-elle faire de sa mémoire ? »